

Europe Solidaire Sans Frontières > Français > Europe & France > France > Migrant.es, réfugié.es, diaspora (France) > Africain.es (Migration, France) > **L'écrivaine franco-sénégalaise sur son enfance, l'immigration, le (...)**

LE RENDEZ-VOUS DES IDÉES

L'écrivaine franco-sénégalaise sur son enfance, l'immigration, le féminisme, la pensée « décoloniale »

« La rengaine sur la colonisation et l'esclavage est devenue un fonds de commerce »

dimanche 1er septembre 2019, par [DIOME Fatou](#), [KANE Coumba](#) (Date de rédaction antérieure : 25 août 2019).

L'écrivaine franco-sénégalaise s'exprime sans filtre sur son enfance, l'immigration, le féminisme, ou la pensée « décoloniale » qui a le don de l'irriter...



Fatou Diome en 2019. Astrid di Crollanza.

Fatou Diome écrit comme elle parle, avec fougue et sensibilité. Que ce soit dans ses romans ou dans ses prises de paroles publiques, l'auteure franco-sénégalaise use avec habileté de cette langue piquante qui frôle parfois la satire. Dans son premier roman à succès, *Le Ventre de l'Atlantique* (éd. Anne Carrière, 2003), elle donne la parole à cette jeunesse sénégalaise piégée dans le désir d'Europe et ses mirages tragiques. Les œuvres de Fatou Diome offrent aussi une voix aux femmes, héroïnes du quotidien quand les maris migrent (*Celles qui attendent*, Flammarion, 2010) ou disparaissent tragiquement, comme dans son nouveau roman, *Les Veilleurs de Sangomar* (Albin Michel, 2019, 336 pages, 19,90 euros).

Installée à Strasbourg depuis vingt-cinq ans, Fatou Diome observe et critique sa société d'origine et son pays d'accueil. En vingt ans de carrière, elle a publié une dizaine de romans, de nouvelles et un essai remarqué en 2017, *Marianne porte plainte !* (Flammarion), véritable pamphlet contre les discours identitaires, racistes, sexistes et islamophobes. Dans cet entretien, Fatou Diome s'exprime sans filtre sur son enfance aux marges, l'immigration, le féminisme, ou la pensée « décoloniale » qui a le don de l'irriter...

Coumba Kane - D'où vient votre nom, Diome ?

Fatou Diome Au Saloum, région située sur la côte sud du Sénégal, les Diome sont des Sérères-Niominkas, des Guelwaar. Il est dit que ce peuple était viscéralement attaché à sa liberté.

Pourtant, écrivez-vous dans *Le Ventre de l'Atlantique*, votre nom suscitait la gêne à Niodior, votre village natal...

Oui, car je suis née hors mariage d'un amour d'adolescents. A cette époque, j'étais la seule de l'île à porter ce nom car mon père est d'un autre village. Enfant, je ne comprenais pas pourquoi la simple prononciation de mon nom suscitait le mépris. J'ai compris plus tard que ce sentiment de gêne diffuse que je ressentais autour de moi venait du fait que j'étais supposée être « l'enfant du péché ».

Cette ostracisation était d'autant plus injuste que l'idée « d'enfant illégitime » n'existait pas chez les Sérères animistes jusqu'au milieu du XIX^e siècle et la domination des religions monothéistes. Jusque-là, au contraire, avoir un enfant des fiancés avant le mariage était le meilleur moyen de s'assurer que le prétendant était fertile. C'était même une tradition dans l'aristocratie sérère notamment, où la lignée était matrilineaire. « *Domou djitlé* », qui signifie « enfant illégitime », est une expression wolof, qui n'existe pas en sérère.

Comment, enfant, affrontiez-vous cette marginalisation ?

En renonçant à ceux qui me calomniaient. Cette indépendance m'est venue des conseils de mon grand-père maternel, un marin qui, dans l'Atlantique, devait sans cesse trouver des solutions. Je l'accompagnais souvent en mer. Quand le vent soufflait trop fort et que je pleurais, il me lançait : « Tu crois que tes pleurs vont nous ramener plus vite au village ? Allez, rame ! » C'est une leçon que j'ai retenue : les jérémiades ne sauvent de rien.

A quel moment vous êtes-vous réappropriée votre nom ?

A l'école. L'instituteur, qui était lui-même marginalisé car étranger, m'a expliqué le sens de « *diome* » : la dignité. C'était énorme ! La « bâtarde du village » était donc la seule à s'appeler « dignité » ! (Rires)

Et puis un jour, j'ai rencontré mon père. C'était un homme adorable, un sculptural champion de lutte ! Ma mère avait eu de la chance d'aimer cet athlète magnifique ! Porter son nom est une fierté. Je suis le fruit d'un amour absolu, un amour souverain qui n'a demandé nulle permission aux faux dévots.

Etre une enfant illégitime, c'était aussi risquer de ne pas survivre à la naissance...

Oui et je dois la vie sauve à ma grand-mère maternelle, qui m'a accueillie au monde, dans tous les sens du terme. C'est elle qui a fait la sage-femme. Elle aurait pu m'étouffer à la naissance comme le voulait la tradition, mais elle a décidé de me laisser vivre et de m'élever. Elle me disait souvent que je n'étais pas illégitime mais légitimement vivante, comme tout enfant.

Cette jeune grand-mère vous a allaitée. Quelle fut votre relation avec elle ?

Très forte. Elle était et restera ma mamie-maman. Jusqu'à sa mort, je l'appelais maman. Enfant, je dormais avec elle. Plus tard, j'insistais pour faire la sieste avec elle lors de mes visites. Comme un bébé, je gardais une main sur sa poitrine. Ma grand-mère, j'en suis convaincue, était la meilleure mère possible pour moi. Pardon pour l'autre dame...

Votre mère...

Oui. Avec elle, j'avais, étrangement, une relation de grande sœur. Et plus tard, je l'ai prise sous mon aile car j'étais plus combative et plus indépendante qu'elle. J'ai choisi ma vie, elle non. Et c'est pour cette raison que j'ai dit dans *Le Ventre de l'Atlantique* que « j'écris, pour dire et faire tout ce que ma

mère n'a pas osé dire et faire ». Elle a par exemple subi la polygamie, une maladie que je n'attraperai jamais.

Qu'aviez-vous à dire quand vous avez commencé à écrire à 13 ans ?

Ecrire était une nécessité. Il me fallait comprendre pourquoi, par exemple, telle tante me câlinait devant mes grands-parents puis me traitait de « bâtarde » en leur absence. L'écriture s'est imposée à l'âge de 13 ans, lorsque j'ai quitté le village pour poursuivre mes études en ville. Pour combler ma solitude, je noircissais des cahiers. Une fois, j'ai même réécrit *Une si longue lettre de Mariama Bâ [auteure sénégalaise, 1929-1981]*. Dans ma version vitaminée, les femmes n'étaient plus victimes de leur sort, mais bien plus combattives. J'aime celles qui dansent avec leur destin, sans renoncer à lui imposer leur tempo.

Vous épousez ensuite un Alsacien et vous vous installez à Strasbourg. En France, vous découvrez une autre forme de violence, le racisme. Comment y avez-vous survécu ?

En m'appropriant ce que je suis. J'ai appris à aimer ma peau telle qu'elle est : la couleur de l'épiderme n'est ni une tare ni une compétence. Je sais qui je suis. Donc les attaques des idiots racistes ne me blessent plus.

Etre une auteure reconnue, cela protège-t-il du racisme ?

Reconnue ? Non, car la réussite aussi peut déchaîner la haine. On tente parfois de m'humilier. C'est, par exemple, ce policier des frontières suspicieux qui m'a fait rater mon vol car il trouvait douteux les nombreux tampons sur mon passeport, pourtant parfaitement en règle. Ou ce journaliste parisien qui m'a demandé si j'écrivais seule mes livres, d'une structure trop complexe selon lui pour une femme dont le français n'est pas la langue maternelle. Ou encore cette femme qui, dans un hôtel, m'a prié de lui apporter une plus grande serviette et un Perrier... Le délit de faciès reste la croix des personnes non caucasiennes.

La France que vous découvrez à votre arrivée est alors bien éloignée de celle de vos auteurs préférés, Yourcenar, Montesquieu, Voltaire...

Cette France brillante, je l'ai bien trouvée mais on n'arrête pas de la trahir ! Il faut toujours s'y référer, la rappeler aux mémoires courtes. Cette France, elle est bien là. Seulement, les sectaires font plus de bruit. Il est temps que les beaux esprits reprennent la main !

Qui la trahit, cette France ?

Ceux qui lui font raconter le contraire de ce qu'elle a voulu défendre. Pour bien aimer la France, il faut se rappeler qu'elle a fait l'esclavage et la colonisation, mais qu'elle a aussi été capable de faire la Révolution française, de mettre les droits de l'homme à l'honneur et de les disperser à travers le monde. Aimer la France, c'est lui rappeler son idéal humaniste. Quand elle n'agit pas pour les migrants et les exploite éhontément, je le dis. Quand des Africains se dédouanent sur elle et que des dirigeants pillent leur propre peuple, je le dis aussi. Mon cœur restera toujours attaché à la France, et ce même si cela m'est reproché par certains Africains revanchards.

Vous vivez en France depuis 1994. Les statistiques officielles démontrent la persistance de discriminations en matière de logement ou de travail contre notamment des Français d'origine africaine dans les quartiers populaires. Que dites-vous à ces jeunes Noirs ?

Qu'ils prennent leur place ! Vous savez, au Sénégal, un jeune né en province aura moins de chance de réussir que celui issu d'une famille aisée de la capitale. La différence, c'est qu'en France, cette

inégalité se trouve aggravée par la couleur. Ici, être noir est une épreuve et cela vous condamne à l'excellence. Alors, courage et persévérance, même en réclamant plus de justice.

Cette course à l'excellence peut être épuisante quand il faut en faire toujours plus...

Si c'est la seule solution pour s'en sortir, il faut le faire. Partout, la dignité a son prix. On se reposera plus tard, des millénaires de sommeil nous attendent.

Vous avez suivi une formation en lettres et philosophie à l'université de Strasbourg avec un intérêt particulier pour le XVIII^e siècle. Que pensez-vous des critiques portées par le courant de pensée « décoloniale » à l'égard de certains philosophes des Lumières ?

Peut-on éradiquer l'apport des philosophes des Lumières dans l'histoire humaine ? Qui veut renoncer aujourd'hui à *L'Esprit des lois* de Montesquieu ? Personne. Les Lumières ont puisé dans la Renaissance, qui s'est elle-même nourrie des textes d'Averroès [*philosophe du XII^e siècle*], un Arabe, un Africain. C'est donc un faux débat ! Au XVIII^e siècle, la norme était plutôt raciste. Or Kant, Montesquieu ou Voltaire étaient ouverts sur le monde. Ils poussaient déjà l'utopie des droits de l'homme. On me cite souvent *Le Nègre de Surinam* pour démontrer un supposé racisme de Voltaire. Quel contresens ! Ce texte est une ironie caustique. Voltaire dit à ses concitoyens : « C'est au prix de l'exploitation du nègre que vous mangez du sucre ! »

Par ailleurs, chez tous les grands penseurs, il y a souvent des choses à jeter. Prenez l'exemple de Léopold Sédar Senghor. Sa plus grande erreur d'emphase et de poésie fut cette phrase : « L'émotion est nègre, la raison hellène. » Cheikh Anta Diop, bien qu'Africain, était un grand scientifique quand Einstein était doté d'une grande sensibilité. Cette citation est donc bête à mourir, mais devons-nous jeter pour autant Senghor aux orties ?

On constate tout de même une domination des penseurs occidentaux dans le champ de la philosophie par exemple...

Certaines choses sont universelles. Avec *Le Vieil Homme et la mer*, Hemingway m'a fait découvrir la condition humaine de mon grand-père pêcheur. Nous, Africains, ne perdons pas de temps à définir quel savoir vient de chez nous ou non. Pendant ce temps, les autres n'hésitent pas à prendre chez nous ce qui les intéresse pour le transformer. Regardez les toiles de Picasso, vous y remarquerez l'influence des masques africains...

Vous estimez donc que le mouvement de la décolonisation de la pensée et des savoirs, porté par un certain nombre d'intellectuels africains et de la diaspora, n'est pas une urgence ?

C'est une urgence pour ceux qui ne savent pas encore qu'ils sont libres. Je ne me considère pas colonisée, donc ce baratin ne m'intéresse pas. La rengaine sur la colonisation et l'esclavage est devenue un fonds de commerce. Par ailleurs, la décolonisation de la pensée a déjà été faite par des penseurs tels que Cheikh Anta Diop, Aimé Césaire, Léopold Sédar Senghor ou encore Frantz Fanon. Avançons, en traitant les urgences problématiques de notre époque.

A l'échelle de la longue histoire entre l'Afrique et l'Occident, ce travail de décolonisation de la pensée, débuté il y a quelques décennies, n'est peut-être pas achevé ?

Je pense, comme Senghor, que nous sommes à l'ère de la troisième voie. Nous, Africains, ne marchons pas seulement vers les Européens ; eux ne marchent pas que vers nous. Nous convergions vers la même voie, la possible conciliation de nos mondes. La peur de vaciller au contact des autres

ne peut vous atteindre quand vous êtes sûr de votre identité. Me concernant, ce troisième millénaire favorise la rencontre. Je sais qui je suis, je ne peux pas me perdre en Europe car, non seulement je récite mon arbre généalogique, mais je séjourne régulièrement dans mon village.

Après tous les efforts de Senghor, Césaire, Fanon, en sommes-nous encore à nous demander comment nous libérer de l'esclavage et de la colonisation ? Pendant ce temps, où nous stagnons, les Européens envoient [la sonde] Philæ dans l'espace... L'esclavage et la colonisation sont indéniablement des crimes contre l'humanité. Aujourd'hui, il faut pacifier les mémoires, faire la paix avec nous-mêmes et les autres, en finir avec la littérature de la réactivité comme le dit si bien l'historienne Sophie Bessis.

Cette histoire dramatique, loin d'être un chapitre clos, continue pourtant de marquer le présent des Africains et les relations avec d'anciennes puissances coloniales...

Pour moi, il y a plus urgent. La priorité, c'est l'économie. Faisons en sorte que la libre circulation s'applique dans les deux sens. Aujourd'hui, depuis l'Europe, on peut aller dîner à Dakar sans visa. Le contraire est impossible, ou alors le visa vous coûtera le salaire local d'un ouvrier. Pourquoi attendre une forme de réparation de l'Europe, comme un câlin de sa mère ? Pourquoi se positionner toujours en fonction de l'Occident ? Il nous faut valoriser, consommer et, surtout, transformer nos produits sur place. C'est cela l'anticolonisation qui changera la vie des Africains et non pas la complainte rance autour de propos tenus par un De Gaulle ou un Sarkozy.

On sent que ce mouvement vous irrite...

Je trouve qu'il y a une forme d'arrogance dans cette injonction et cette façon de s'autoproclamer décolonisateur de la pensée des autres. C'est se proclamer gourou du « nègre » qui ne saurait pas où il va. Je choisis mes combats, l'époque de la thématique unique de la négritude est bien révolue.

*Votre roman *Le Ventre de l'Atlantique* (2003) a été l'un des premiers à aborder le thème de la migration vers l'Europe. Que dites-vous à cette jeunesse qui continue de risquer sa vie pour rejoindre d'autres continents ?*

Je lui dirai de rester et d'étudier car, en Europe aussi, des jeunes de leur âge vivent avec des petits boulots. Quand je suis arrivée en France, j'ai fait des ménages pour m'en sortir, après mon divorce. J'ai persévéré malgré les humiliations quotidiennes et les moqueries au pays.

Si je suis écrivain, c'est parce que j'ai usé mes yeux et mes fesses à la bibliothèque. J'ai toujours écrit avec la même rigueur que lorsque je nettoyait les vitres. Aux jeunes, je dirai que l'école a changé ma vie, elle m'a rendue libre.

La tentation est grande de partir vu le manque d'infrastructures dans de nombreux pays africains. Comment rester quand le système éducatif est si défaillant ?

La responsabilité revient aux dirigeants. Ils doivent miser sur l'éducation et la formation pour garder les jeunes, leur donner un avenir. Il faudrait que les chefs d'Etat respectent plus leur peuple. Il n'y a qu'à voir le silence de l'Union africaine face au drame des migrants. Quand les dirigeants baissent la tête, le peuple rampe.

Quel regard portez-vous sur le durcissement de la politique migratoire européenne ? Dernier acte en date, le décret antimigrants adopté par l'Italie qui criminalise les sauvetages en mer...

L'Europe renforce sa forteresse. Mais qui ne surveillerait pas sa maison ? Les pays africains doivent

sortir de leur inaction. Pourquoi n'y a-t-il pas, par exemple, de ministères de l'immigration dans nos pays ? C'est pourtant un problème majeur qui touche à l'économie, la diplomatie, la santé, la culture. Si l'Afrique ne gère pas la situation, d'autres la géreront contre elle. Elle ne peut plus se contenter de déplorer ce que l'Europe fait à ses enfants migrants.

Vous avez écrit sur la condition féminine, le rapport au corps de la femme au Sénégal et la fétichisation dont vous avez été victime en France en tant que femme noire. Vous sentez-vous concernée par le mouvement #metoo ?

Je comprends ce combat, mais je considère qu'Internet n'est pas un tribunal. Les femmes doivent habiter leur corps et leur vie de manière plus souveraine dans l'espace social et public. Il faut apprendre aux jeunes filles à s'armer psychologiquement face aux violences, par exemple le harcèlement de rue. Il faut cesser de se penser fragile et porter plainte immédiatement en cas d'agression.

La lutte contre les violences faites aux femmes revient aussi aux hommes...

En apprenant aux femmes à habiter leur corps, à mettre des limites, on leur apprend aussi à éduquer des fils et des hommes au respect. Le féminisme, c'est aussi apprendre aux garçons qu'ils peuvent être fragiles, l'agressivité n'étant pas une preuve de virilité, bien au contraire. Me concernant, malgré la marginalisation à laquelle j'ai été confrontée, je ne me suis jamais vécue comme une femme fragile, ni otage de mon sexe, mes grands-parents m'ayant toujours traitée à égalité avec les garçons.

Vous sentez-vous plus proche du féminisme dit universaliste ou intersectionnel ?

Je me bats pour un humanisme intégral dont fait partie le féminisme. Mon féminisme défend les femmes où qu'elles soient. Ce qui me révolte, c'est le relativisme culturel. Il est dangereux d'accepter l'intolérable quand cela se passe ailleurs. Le cas d'une Japonaise victime de violences conjugales n'est pas différent de celui d'une habitante de Niodior ou des beaux quartiers parisiens brutalisée. Lutter pour les droits humains est plus sensé que d'essayer de trouver la nuance qui dissocie. Mais gare à la tentation d'imposer sa propre vision à toutes les femmes. L'essentiel, c'est de défendre la liberté de chacune.

Propos recueillis par Coumba Kane

P.-S.

• « La rengaine sur la colonisation et l'esclavage est devenue un fonds de commerce », Le Monde. Publié le 25 août 2019 à 18h00 - Mis à jour le 28 août 2019 à 12h17 : https://www.lemonde.fr/afrique/article/2019/08/25/fatou-diome-la-rengaine-sur-la-colonisation-et-l-esclavage-est-devenue-un-fonds-de-commerce_5502730_3212.html